

## QUESTIONS FLASH

### Conclusion

La rivalité fraternelle est un sentiment normal et non pathologique. Elle peut être plus ou moins forte, chez un aîné quand il a été longtemps seul, dans une famille nombreuse où chacun ne trouve plus sa place, pour un deuxième lorsque le troisième l'écrase, et que le petit dernier est trop proche des parents.

**Cependant, chaque situation reste tout à fait particulière, et le pédiatre doit montrer aux parents qu'il est normal qu'une rivalité fraternelle existe.**

Quand ceux-ci en souffrent, il faut les aider à revisiter leurs enfances, et quand elles sont trop lourdes, les adresser à un psychiatre ou à un psychologue qui les aidera dans ce travail. Bien évidemment, dans toute fratrie, il faut respecter l'individualité de chacun en proposant des activités différenciées et rester attentive à la souffrance des enfants.

### Pour en savoir plus

- JOUSSELME C, DELAHAIE P. Comment aider son enfant à bien grandir ? Milan, Paris, 2012.

L'auteur a déclaré ne pas avoir de conflits d'intérêts concernant les données publiées dans cet article.

## Relations gémellaires : semblables ou identiques ?

J.-L. DOUILLARD

Psychologue clinicien, CH de Saintonge, SAINTES.

**N**ous vivons dans une société "à grande vitesse". Les rôles et les fonctions des uns et des autres, les structures familiales se sont diversifiés. Les rituels, les cadres éducatifs, les temps, les espaces, les outils

de communication sont aujourd'hui différents.

Le culte de la précocité, la société "de l'image et du paraître" sont autant d'accélérateurs pour les stades de développement des enfants. Tous ces changements suscitent de nouvelles représentations sur l'enfant dans sa famille, mais aussi de nouveaux processus éducatifs auxquels il est nécessaire de s'intéresser pour rester créatifs et adapter nos pratiques professionnelles à ces nouvelles réalités pédiatriques.

La question de la gémellité n'échappe pas, bien sûr, à ces évidences, puisque les fratries de jumeaux augmentent avec le temps du fait des performances médicales, des grossesses plus tardives et des traitements contre l'infécondité et les procréations médicalement assistées.

Nos représentations restent fortes sur cette relation particulière, sur la nature de ce lien difficile à définir et qui la plupart du temps nous fascine.

>>> **La construction de l'identité de soi** est donc conditionnée à l'autre, un autre de proximité dans les premiers mois de la vie, le plus souvent les parents mais aussi très vite les frères et sœurs. Les jumeaux ont "un truc en plus" ; cet autre soi ou autre de soi, tellement semblable parfois et tellement proche qu'il fait comme partie de soi pendant les premiers mois de la vie, indifférencié. Cette indifférenciation dure parfois un peu plus, comme le cas de Henri qui se mettait à pleurer quand son frère jumeau Paul se faisait gronder. Mais semblables ne veut pas dire "identiques".

R. Zazzo [1] écrivait que dès le début de la grossesse, même si les enfants partagent le même œuf et le même patrimoine génétique pour les "vrais jumeaux" – ou le temps de la grossesse dans l'espace partagé du ventre de leur

mère – "*ils ne forment pas une paire, mais bien un couple*", avec chacun ses émotions et sa personnalité, signes d'identités singulières.

Avec les mêmes identités génétiques, l'organisation de la vie psychique sera de toute façon singulière à chacun des enfants. C'est bien là tout le paradoxe ; on peut tout avoir de semblable à l'autre même jusqu'au patrimoine et aux empreintes génétiques pour les jumeaux monozygotes, mais on n'a jamais la même identité de soi, la même émotivité ou sensibilité, le même regard sur les choses, les mêmes envies, les mêmes désirs, les mêmes pensées ; on est donc jamais pareil !

Ainsi, il est nécessaire – et peut-être plus encore aujourd'hui puisque tout le monde doit se ressembler – de les singulariser, comme l'explique C. Joussemme [2] dans la façon dont on s'adresse à eux ou de les désigner, par exemple ne pas les appeler "les jumeaux" mais les nommer par leurs prénoms.

>>> **Le narcissisme primaire** se construit chez les jumeaux de façon plus solide. La nature et la qualité de leur lien nourrissent très tôt une estime de soi et des assises narcissiques plus précoces et plus stables sans doute, alimentées par cette relation privilégiée à un autre soi presque semblable. À tel point qu'ils communiquent souvent d'abord entre eux et parfois avec un langage secret ou tellement codifié qu'ils sont les seuls à connaître (ce que R. Zazzo a nommé la cryptophasie). Ils ont donc besoin de se socialiser et de diversifier leurs liens plus tard que les autres enfants. C'est comme cela le plus souvent, même si certains couples de jumeaux ou de jumelles racontent aussi qu'ils ont le souvenir d'avoir été pressés de se séparer et de s'autonomiser de l'autre tant la relation était forte et parfois aliénante.

Pour D. Winnicott, "*l'égoïsme primaire du bébé semble ne pas pouvoir exister*

chez les jumeaux”, et complète en identifiant que la fonction du jumeau pourrait se définir comme celle d’un objet transitionnel. Il écrivait aussi “*qu’un enfant n’existe pas sans ses parents*” [3]. Dans le cas de jumeaux, les enfants existent d’abord à travers l’autre semblable et proche, son double, avant de se construire dans le regard et la relation aux figures parentales.

Nous pouvons même aller jusqu’à penser que chacun des jumeaux se construit son propre moi interne que vient seconder ou compléter un “moi externe”, celui de l’autre soi, semblable et différent.

R. Zazzo parlait du “*Ministère des Affaires étrangères et Ministère de l’Intérieur*” [1] pour définir la fonction que chacun des jumeaux occupait alternativement au sein du couple au fur et à mesure des apprentissages.

L’expérience du “miroir” que chacun d’entre nous a pu vivre, quand on y pense, nous permet d’approcher un peu ce que peut être l’expérience gémellaire, alternativement troublante, amusante, fascinante, terrifiante à l’image de ce que Freud décrivait [4] de ce sentiment d’inquiétante étrangeté qui parfois nous envahit dans certaines circonstances de rencontre d’un autre, objet ou personne, si familier qu’il en devient étrange.

Cette grande proximité fait aussi que parfois certains jumeaux ont beaucoup de mal à se séparer, à mener chacun des vies très à distance ou même très différentes. Mais c’est un peu le cas pour chaque enfant très attaché à ses proches, la séparation est plus difficile; il faudra même de temps en temps “se déchirer”, entrer dans un conflit pour pouvoir se détacher tant on est “scotché” aux autres. Mais les jumeaux se déchirent rarement. Ils se séparent régulièrement, mais demeurent de toute façon presque toujours “connectés”, sans pour autant être “télépathes”.

Le rôle et les fonctions de parents de jumeaux sont souvent plus délicats à tenir. Cette parentalité particulière est plus éprouvante, physiquement autant que psychologiquement, surtout dans la première année de la vie des jumeaux qui demandent des soins “en double”, la même attention et donc beaucoup plus de temps.

Les parents ne sont pas toujours en mesure d’apporter aux 2 et encore moins aux 3 en même temps, comme le précise encore D. Winnicott: “*l’attention égale qu’ils aimeraient donner à chaque instant*” [4]. Ce sentiment de culpabilité, qui parfois envahit la maman ou le papa, n’est pas simple à ressentir et à aménager pour l’accepter sans trop se remettre en question. Au sein de la fratrie, ce n’est pas toujours facile non plus d’avoir 2 ou 3 frères ou sœurs qui, eux, sont jumeaux quand on ne l’est pas.

Mais à écouter les jumeaux, ce n’est pas non plus toujours facile d’avoir 1 ou 2 autre(s) “soi” semblable(s) “*à qui tout le monde nous compare tout le temps*”. “*Parfois, on aimerait bien aussi être dans une histoire d’enfant unique, juste pour voir ce que cela peut faire.*”

Pour conclure cet article, je reprends une phrase de R. Zazzo qui, en parlant des centaines de couples de jumeaux qu’il avait rencontrés dans sa clinique, disait “*Identiques au regard de la science, ces jumeaux n’étaient pas pareils*” [1].

### Bibliographie

1. ZAZZO R. Le paradoxe des jumeaux. Stock, Paris, 1984.
2. JOUSSELME C, FAVRE J. Jumelles et uniques. O. Jacob, Paris, 2012.
3. WINNICOTT D. L’enfant et sa famille. Payot, Paris, 1991.
4. FREUD S. L’inquiétante étrangeté. Gallimard, Paris 1985.

## Rivalité et jalousie fraternelle, normale ou pathologique ?

J.-L. DOUILLARD

Psychologue clinicien, CH de Saintonge, SAINTES.

**T**rouver SA place et s’y sentir légitime, la reconnaître dans le regard et les mots de ses parents, c’est LA quête essentielle que chaque enfant poursuit consciemment ou inconsciemment, et expérimente dans les relations avec ses frères et sœurs. Chaque enfant doit trouver les moyens de se sentir unique et singulier pour s’autoriser ensuite avec de la confiance en soi à se socialiser.

Il se construit dans la relation aux autres, et la rivalité fraternelle est constitutive de l’identité de soi, de l’altérité. À tout âge de la vie, cette rivalité est incontournable lorsque l’on partage des parents; elle est même parfois dure et peut devenir violente au détour de nouvelles ruptures de liens ou d’événements de vie qui réactivent d’anciennes blessures. On entend souvent dire que les places et les rôles de chacun sont plus difficiles à construire dans une famille qui se recompose. Mais, là encore, ce sont des idées reçues car ce n’est pas toujours le cas, bien au contraire certaines fois! On peut très bien s’entendre en même temps que l’on se construit pas après pas entre frères et sœurs dans une famille qui se recompose. Comme le dit C. Joussemme, les enfants ont les compétences pour s’adapter en toutes circonstances aux nouvelles réalités – même les plus douloureuses – si elles leur sont expliquées, et si les adultes ne sont pas trop fragiles dans ce qu’ils construisent ou reconstruisent [1].

La petite enfance, et particulièrement la période œdipienne, sont propices à

## QUESTIONS FLASH

l'expression de cette rivalité. Ce sont des moments où les liens entre l'enfant et ses figures parentales sont les plus intenses et les plus éprouvés, souvent les plus éprouvants aussi. À ces moments charnières de la construction identitaire, l'arrivée d'un petit frère, la séparation des deux parents et l'alternance chez l'un et chez l'autre, la recomposition familiale et l'arrivée d'un autre enfant "demi" mais frère quand même, sont autant de moments difficiles à vivre et à exprimer par les mots. Les actes violents naissent parfois de cette impossibilité à faire de la place à un autre, comme cette petite fille dont parle M. Rufo qui lui expliquait : "Je veux un frère, mais je veux rester la plus petite" [2].

Le rôle de l'entourage est essentiel, les mots sont très utiles, mais les règles le sont aussi, et elles doivent être respectées par tous pour qu'elles ne soient pas trop transgressées. Ne pas toucher au corps de l'autre, se respecter dans les mots autant que dans les gestes sont autant de bonnes limites qu'il faut savoir énoncer et faire respecter par chacun. On ne s'aime pas pareil, et d'ailleurs on n'est même pas obligé de tout le temps s'aimer. On peut vivre ensemble, partager une même identité familiale et ne pas s'aimer, à partir du moment où chacun respecte quand même le territoire identitaire de l'autre. Cette notion de territoire est importante, surtout dans les fratries recomposées où il faut arriver à construire une relation tout en gardant ce qui est fondateur pour chacun de son histoire d'avant ! D'ailleurs, on peut aussi s'attacher très fort.

La recomposition familiale expose un peu plus l'enfant "du milieu" qui, d'une part, en voyant arriver un "grand" dans la recomposition familiale, perd "son statut d'aîné" et récupère en même temps celui de petit frère ou de petite sœur ! Le chemin qui consiste à se reconstruire une nouvelle place et à s'y

sentir bien prend plus de temps. C'est à chacun des parents de veiller à ce que chacun puisse y arriver sans trop de dommages. Pour cela, il est important de proposer des espaces de parole pour chacun (individuels, singuliers) et aussi ensemble (collectifs, partagés) et de ne pas intervenir tout le temps pour régler les conflits entre les enfants. Il faut trouver le juste compromis entre les laisser se débrouiller et servir de tiers lorsque les choses débordent, comme l'explique F. Peille [3].

Le plus souvent, la rivalité et les jalousies fraternelles se résolvent à l'adolescence, dans ce moment difficile mais nécessaire du processus pubertaire qui pousse à la socialisation, à l'autonomisation et à l'individuation ; à condition cependant de ne pas confier trop la responsabilité des plus petits aux plus grands ! Les espaces et les liens extérieurs se diversifient, les liens au sein de la famille s'éprouvent et se réaménagent avec la distance, un petit frère ou une petite sœur "encombrant(e)" dans le quotidien nous manque parfois terriblement lorsqu'on est loin l'un de l'autre ; c'est tout le paradoxe de l'amour.

Il y a malgré tout des situations où les actes peuvent devenir violents, voire très violents, entre frères et sœurs, comme le décrivait déjà il y a longtemps L. Corman, psychiatre nantais qui est aussi à l'origine du magnifique test projectif pour enfants (*Patte Noire* [PN]) [4].

Dans ces situations toujours très dures à "contenir" et apaiser, un tiers extérieur est souvent nécessaire, médecin généraliste, pédiatre, pédopsychiatre ou psychologue. Quand les conflits deviennent trop durs et que nous n'arrivons plus à être des médiateurs "contenants" pour chacun des enfants concernés par le conflit, il faut se faire aider ; et dans ces situations qui nous envahissent et qui font du mal à tout

le monde, le plus tôt est certainement le mieux.

### Bibliographie

1. JOUSSELME C. Ils recomposent, je grandis. Robert Laffont, Paris, 2008.
2. RUFO M. Relations fraternelles, une maladie d'amour. Fayard, Paris, 2002.
3. PEILLE F. Frères et sœurs, chacun cherche sa place. Hachette, 2005.
4. CORMAN L. Psychopathologie de la rivalité fraternelle. E. Dessart, Bruxelles, 1970.

L'auteur a déclaré ne pas avoir de conflits d'intérêts concernant les données publiées dans cet article.

## Adoptions : quelles spécificités pour les liens fraternels ?

G. DELAISI DE PARSEVAL

Psychanalyste, PARIS.

**L**es liens entre les enfants adoptés au sein d'une même fratrie sont depuis longtemps étudiés et connus. Ce qui est moins analysé, c'est la variété des histoires d'adoptions des frères et sœurs, surtout depuis la banalisation des familles recomposées, et encore davantage depuis le recours à la FIV (Fécondation *in vitro*).

L'infertilité est par ailleurs une souffrance existentielle qui est de moins en moins supportée de nos jours par les couples. Et l'adoption est, on le sait, un parcours long et difficile. De ce fait, nombre de futurs parents tentent à la fois un parcours médical d'AMP (Assistance médicale à la procréation) tout en menant leurs démarches d'adoption. Plusieurs enfants sont ainsi susceptibles de composer une fratrie : des enfants adoptés, des enfants conçus par AMP avec ou sans dons de gamètes, sans compter les premiers enfants du couple conçus naturellement, et sans